J'ai eu la chance d'avoir Michel Lemay comme enseignant, à Rennes, dans ce qui s'appelait à l'époque le diplôme de psychopathologie, lequel délivrait le titre de psychologue clinicien. Dans les années qui ont suivi, travaillant dans le champ de l'éducation spécialisée, j'ai aussitôt eu l'occasion de constater l'importance qu'avait pris pour les éducateurs l'enseignement et l'action historique de Michel Lemay. Non seulement il faisait l'unanimité auprès d'eux, mais il était la référence première dans le champ de l'éducation spécialisée. Sa personne s'inscrivait en fait dans une sorte d'aura, même pour ceux qui n'avaient pas eu la chance de le connaître autrement que par réputation et par ses ouvrages. Quasiment tous s'y référaient, surtout dans le grand ouest de la France, et les plus jeunes se mettaient avec envie à la lecture de ses travaux. Il y avait bien évidemment le fameux « J'ai mal à ma mère » qui a eu le statut de livre de chevet pour tout éducateur, mais qui imprégnait tout autant psychologues et psychiatres dans le champ de l'éducation spécialisé. Le titre frappait les esprits, mais le contenu, surtout, se révélait tout particulièrement éclairant. Au demeurant, l'ouvrage constitue toujours une référence et les jeunes éducateurs d'aujourd'hui, c'est-à-dire quasiment 50 ans après, connaissent pour beaucoup au moins son titre.
Cet ouvrage est toutefois paru en 1979, alors que Michel Lemay était déjà parti au Québec. Dès 1973, avait été publié « Psychopathologie juvénile ». Réalisé en deux tomes épais (l'ensemble comporte 1280 pages), cet ouvrage de psychopathologie traitait de l'ensemble des « désordres de la conduite » de l'enfant et de l'adolescent. Il n'était pas l'unique ouvrage d'envergure dans le champ la pédopsychiatrie, mais il était le seul à être lu et travaillé également par des éducateurs qui y trouvaient des clés de compréhension des comportements de ceux auxquels ils avaient quotidiennement affaire. Sans transiger sur la qualité, l'ouvrage était en effet accessible à un public qui ne se résumait pas aux « psys ». L'approche de l'auteur parlait aux éducateurs, ne serait-ce qu'en insistant sur la notion de « désordres de la conduite » et sur leurs effets. Par ailleurs, impératif pour les professionnels travaillant avec ceux que l'on appelait alors les « caractériels » et les délinquants, il s'imposait également, à côté de celui de « psychopédagogie » de Denise Rouquès notamment, pour les éducateurs d'I.M.E. (Institut Médico-Éducatif) ayant affaire aux enfants et adolescents « déficients mentaux » pour lesquels, dans les années 1970, voire encore celles de 1980, tout était à construire. Il traitait également des « états pré-psychotiques et psychotiques », comprenant également, selon la terminologie de l'époque, l'autisme de Kanner, problématiques que l'on trouvait alors aussi en I.M.E.

Toutefois, les travaux et l'approche de Michel Lemay intéressaient bien plus que les éducateurs, au sens large, des établissements éducatifs et médico-éducatifs, même si cela a été son public premier du fait de sa propre histoire et de la place qui a été la sienne dans la mise en place de l'éducation spécialisée. Dans le contexte difficile et même parfois tendu de la pédopsychiatrie qu'il évoque souvent, Michel Lemay a toujours tenu une place particulière. Particulière, cette place l'est d'abord du fait qu'il avait été éducateur stagiaire en même temps qu'il faisait ses études de médecine. Il avait eu d'emblée une connaissance du terrain que n'avaient pas les psychiatres s'intéressant à l'enfant et à l'adolescent. Particulière, sa place l'est également parce qu'il a fait une partie de sa carrière en France et une autre, jusqu'à sa retraite au Québec. Il a donc connu deux contextes professionnels et scientifiques différents, qui n'ont jamais cessé d'interférer en lui. La France, on le sait, a été profondément marquée par la psychanalyse et elle le demeure bien que cette dernière soit de plus en plus attaquée. L'influence de Lacan est pour beaucoup dans cette importance accordée au mouvement

psychanalytique en France. Le Canada, plus particulièrement donc le Québec, bien qu'affirmant dans maints domaines son originalité par rapport au modèle des États-Unis, se trouve, quant à lui, fortement marqué par la culture psychiatrique, et plus largement anthropologique, de son voisin d'Amérique du nord. Michel Lemay a subi les deux influences, mais il n'a cessé de faire preuve d'un recul et de se positionner de manière originale.
En France, Michel Lemay n'a jamais été un adepte sans condition de la psychanalyse, même à l'époque où elle était dominante, voire parfois impérialiste. Bien qu'il ait par exemple fait sa thèse de Lettres (lui permettant de devenir Professeur de psychiatrie) avec Pierre Kaufmann, un lacanien de la première heure (bien que « solitaire » comme l'écrivait à l'époque *Le Magazine littéraire*), il a toujours gardé ses distances avec elle sans pour autant donner dans la critique affirmée. Au Canada, il a n'a de même jamais adhéré à l'entreprise de codification qu'a constitué, et constitue toujours, le DSM dans ses différentes versions, même s'il ne le méconnaît pas et reprend souvent ses appellations. Il lui reproche son côté descriptif en même temps que l'extension et parfois le flou de ses catégories. Il va jusqu'à regretter dans sa trilogie parue chez Érès une « description purement comportementale [qui] déshumanise le sujet ». Il évoque par ailleurs le danger de mirage des neurosciences, sans pour autant les déconsidérer.

Pour avoir eu la chance de rencontrer Michel Lemay à plusieurs reprises, et même en privé, je peux témoigner du fait qu'il était un homme de dialogue, toujours ouvert à la discussion. Il revendiquait par ailleurs une position de doute qui en faisait tout l'inverse d'un dogmatique. Refusant de s'enfermer dans un système et dans une seule théorie, il estimait nécessaire de disposer de multiples outils de pensée et d'action. Clinicien et thérapeute avant tout, Michel Lemay se voulait pragmatique, y compris dans la somme que représentent les trois tomes publiés sur la fin de sa vie. Intitulée significativement « Forces et souffrances psychiques de l'enfant », cette trilogie témoigne de sa conception particulière de l'enfant et de l'approche clinique qui était la sienne. Tant dans sa réflexion que dans sa pratique, il partait véritablement de l'enfant. En témoigne ce que représentait pour lui ce monumental travail : un ensemble de réflexions, disait-il simplement, sur ce sur ce dans quoi l'enfant se trouve plongé et sur la façon dont il s'en sort pour assimiler tout ce qui s'offre à lui, à partir de ses caractéristiques biologiques, de son propre appareillage psychique et bien évidemment de son milieu.

J-C. Quentel
Professeur émérite des universités